

MAURICE CONSTANTIN-WEYER (1881-1964)

Voici la nature, l'hiver, l'Ouest canadiens dits par un voyageur français. Constantin-Weyer a parcouru le Canada de 1904 à 1914, lorsqu'il quitte sa ferme manitobaine pour s'enrôler dans l'armée française. Blessé, il rédigera ce qu'il appellera son « épopée canadienne »: « Je suis la proie déjà déchirée d'une vaste ambition. Celle de peindre le plus de fragments possible d'une vaste fresque canadienne », dit-il dans sa préface à *Cinq Éclats de silex*, ajoutant: « C'est dans ces paysages [de l'Ouest] que j'ai appris à surprendre, un à un, plusieurs des multiples aspects du rythme de la Vie et de la Mort. » Constantin-Weyer a signé cinquante-cinq œuvres; citons *Vers l'Ouest* (1921), roman historique dont le héros est le père de Louis Riel, *Cavalier de La Salle* (1927) et surtout *Un homme se penche sur son passé* (1928), roman qui lui valut le prix Goncourt et premier volet d'une trilogie (avec *Napoléon* et *Une corde sur l'abîme*), dans lequel le narrateur, Monge, cherche à résoudre l'opposition entre la nature et la culture: « Je me dédoublai, m'étudiant moi-même, comme un être nouveau, soudain rencontré. »

UN HOMME SE PENCHE SUR SON PASSÉ

Les ténèbres blanches*

(Après quelques années d'une existence aventureuse dans les Prairies, le narrateur décide de s'établir sur une ferme; ses voisins sont la famille O'Molloy et un jeune Français, Paul Durand. Mais l'hiver le rappelle dans le Nord, où il fait la traite des fourrures. Paul Durand, qui aime l'une des deux filles O'Molloy, Magd, demande à l'accompagner, parce qu'il a besoin d'argent pour fonder un foyer. Au retour, les choses se gâtent...)

Je pressai l'allure... Malgré le froid intense qui gelait la neige, jusqu'à l'effriter en cette fine poussière, jusqu'à la faire filtrer à travers mes raquettes comme de la fleur de blé qu'on tamise, je sentais une abondante transpiration me baigner de son huile froide. Dans cette neige impalpable, — et pourtant si pesante à mes muscles — mes longues raquettes à la chippewayanne enfonçaient d'un bon pied. Derrière moi, mes chiens enfonçaient encore d'un demi-pied dans mes foulées. Au risque de désunir mon effort, je me retournai plusieurs fois. Courageux, têtus, volontaires et grognons, mes esclaves chiens tiraient à plein collier, leurs grands corps osseux inclinés en avant. Le toboggan crissait davantage, comme s'il eût gémi de froid. Tout encapuchonné, la

tête basse, pour offrir le moins possible de chair nue aux lames aigues du froid, Paul allongeait vaillamment ses enjambées, selon le rythme de la raquette, — ce rythme que j'avais eu tant de peine à lui enseigner, et qu'il avait enfin conquis. (Je souris en me rappelant ses premières chutes.)... Tiendrait-il?...

... Une tache sombre, — moins sombre, sans doute, d'être si lointaine — surgit devant moi. C'était, à n'en point douter, un bois, c'est-à-dire un abri... À n'en point douter? Voire! Un bois? ou un mirage?... Un mi... mi... mi... mi... mi... rage! Les syllabes du mot dansèrent devant mes yeux, à m'en donner le vertige. Ainsi s'abolissait le charme extraordinaire de ces palpitations de la lumière sur la neige, dont les caprices, d'ordinaire, m'aidaient, par leur beauté, à ignorer toute autre chose déplaisante, telle que le froid ou la fatigue. Mais les syllabes du mot « mirage » continuaient à danser, à tourbillonner, ballerines d'une danse diabolique... Mi... mi... mi... mi... ra... ra... a... ge... Mi... mi... mi... Et le vertige fit fléchir mes genoux, si bien que j'eus à faire un effort de plus pour vaincre le terrible sortilège du mot.

Un effort désespéré de volonté me remit entre mes propres mains. Je savais qu'il s'agissait de forcer encore un peu l'allure. Alors je marcherais plus rapidement que le mot mi... Non, il ne fallait pas se laisser aller à le prononcer de nouveau. Je détournai mon attention sur la syllabe « rage ». Oui! Rage! rage! rage! Cela formait un sens complet, et que je comprenais parfaitement! Rage! Oui! Rage donc! bête traquée par la mort! Rage! Rage! Rage!...

Puis, comme si ma volonté eût porté ses fruits, le bois, tapi derrière une colline de neige, se leva, et, accueillant, s'en vint à moi. Ce n'était pas un mirage. (Je pouvais désormais prononcer le mot, sans que dansassent les syllabes.) Ce bois était un bois, et nous l'aurions vite atteint.

J'avais dû ralentir sans m'en rendre compte, et le chien de tête mit la patte sur ma raquette, ce qui fut cause que je roulai par terre. Je fus vite relevé, et je me mis à secouer la neige qui me mordait le cou et les oreilles, à l'endroit où elle avait pénétré sous mon capuchon. Une piqûre aiguë à l'oreille droite. — N... de...! c'était mon oreille droite qui gelait. Je la frictionnai si fort, de ma main gantée du moufle de cuir, que les larmes m'en vinrent aux yeux. Et !... N... de...! Le bois, la neige, tout disparut de ma vue. J'avais les yeux gelés...

C'était un accident qui m'était déjà arrivé, et je savais qu'il ne fallait pas s'affoler. Cette cécité des neiges, c'est la réaction naturelle contre la danse des couleurs et des points lumineux. Jamais elle n'avait duré chez moi plus de quelques minutes.

J'étendis la main en arrière, et je sentis la toison rude et hérissée de givre du chien de tête. Il se laissa toucher. Il était plus caressant que ne le sont d'ordinaire ses congénères. Ce n'était pas beaucoup. Entendez par là qu'il n'enlevait pas trois doigts de la main qui le flattait, et qu'il condescendait même à remuer le cylindre de poils qui lui servait de queue. Je passai la main sur ses flancs; il haletait. Je sus aussi que tout l'attelage fatigué s'était couché.

J'appelai Paul. Il me répondit d'une voix étrangement lointaine. C'était comme si ses paroles étaient gelées. Je lui criai que je venais de me sentir aveuglé, mais que cela n'avait rien de grave.

— Venez jusqu'à moi, lui dis-je. Vous prendrez la tête, et je marcherai derrière votre traîneau en le tenant par la main...

— Mais moi aussi, je suis aveugle, gémit-il. Dès que les traîneaux se sont arrêtés, j'ai regardé devant moi, et c'est comme si la lumière m'avait brûlé les yeux.

— Ne bougez pas, criai-je, c'est moi qui vais aller vous chercher.

Je réussis à faire demi-tour, non sans tomber, et, au risque de provoquer un coup de dent de la part d'un de mes chiens, je me guidai vers le traîneau au moyen de leurs traits. Puis je touchai le toboggan. Enfin je mis la main sur quelque chose de vivant. C'était Paul, écroulé sur l'arrière de mon traîneau. Il gémit doucement. Je l'invitai à faire un effort et à se remettre sur pied. Il y réussit, mais en me faisant tomber à mon tour. Et il me fallut quitter mes raquettes pour arriver à me relever. Il me fallut, encore, toujours dans cette cécité, remettre mes raquettes. Autour de mes yeux, c'étaient les ténèbres, mais des *ténèbres blanches*, qui tourbillonnaient. Oui, des points de lumière dansaient, jusqu'à faire la nuit. Et cela était vertigineux. — Qu'allons-nous faire? gémit Paul. Je pensai que la première des choses à faire c'était de ne pas nous laisser geler sur place, et je dis qu'il fallait nous tenir l'un à l'autre et essayer de marcher. Cela nous passerait bientôt à l'un ou à l'autre, et tout irait bien. Et je me mis à rire. Ce rire dut sonner effroyablement faux, car Paul s'écria: « Oh! ne riez pas comme cela! c'est lugubre! — Allons, venez, lui dis-je. Marchons pour ne pas geler sur place. Il fait au moins cinquante au-dessous de zéro. » Et je le pris par le bras. Nous fîmes quelques pas, et, naturellement, nous tombâmes, l'un et l'autre. Il fallut se relever. Je cherchai le côté comique de l'aventure, et, tandis que nous nous accrochions l'un à l'autre, je lui criai à l'oreille que je donnerais gros pour voir la tête que nous avions. Deux ivrognes n'ont jamais donné spectacle plus risible. Il me répondit aigrement qu'il n'y avait pas de quoi plaisanter. Et moi, devenu subitement furieux, je lui criai qu'un homme qui n'a pas l'énergie de rire est un homme qui ne mérite pas de vivre. Je crois qu'il sanglota, ce qui redoubla ma fureur. Je le secouai si brutalement, que nous roulâmes à terre de nouveau, l'un et l'autre. Je me relevai, mais lui refusa de se relever. « Eh bien, crève! imbécile! lui criai-je, si tu n'as pas le cœur à la bonne place. » Pour moi, je me mis à marcher, tombant, me relevant, me relevant encore, me relevant encore. Furieux, endolori, me relevant pour la trentième fois au moins, et ayant quitté mes raquettes pour y parvenir, j'enfonçai jusqu'à la poitrine dans de la neige sans consistance. Je compris qu'un banc de neige s'était formé là, et j'eus l'intuition que j'avais sans doute mieux à faire qu'à marcher comme un fou, et à tomber comme un ivrogne. Rageur, j'agrandis de mes mains le trou que j'avais fait en tombant. Puis, je me tapis au fond. Là j'étais en quelque sorte protégé par la neige, même du froid extérieur. Ce n'était pas chaud, chaud, mais cependant, mon sang suffirait à m'empêcher de geler. Je portai toutes mes attentions à mes yeux. Me dégantant alternativement l'une et l'autre main, j'appliquai la paume sur mes paupières. En même temps, je me

demandai ce qui valait mieux : être aveugle ou être manchot, par suite du gel d'une main? Je décidai qu'il valait mieux être manchot, jusqu'au moment où les doigts de ma main gauche commencèrent à devenir insensibles, et alors j'estimai qu'à tout prendre, mieux valait être aveugle. Je donnai immédiatement des soins à ma main, et, tandis que j'étais occupé à y ramener le sang, par des frictions, la vue me revint. Je ne sais pourquoi, j'éclatai d'un rire si étrange, que je me fis peur à moi-même. Étais-je devenu fou? Je cherchai une discipline. Je la trouvai en me récitant à moi-même le début de la première églogue. Ainsi, par un ricochet inattendu, à vingt siècles de distance, et à travers des millions de kilomètres, Virgile, chantre d'un pays de soleil, sauvait ma raison au pays du froid... Un instant j'en fus loin. Puis je songeai à Paul.

Hors de mon trou de neige, le froid m'assaillit de nouveau. Cette transpiration figée m'enveloppait maintenant d'un lourd vêtement de plomb glacé. Ce froid m'était lourd à porter. Lourd aux épaules, lourd aux reins, lourd aux jambes. Cependant, après que j'eus chaussé mes raquettes à mes mocassins, ma volonté même m'allégea d'une partie de ce poids. Un mouvement des épaules, un mouvement des reins rejetèrent le plus pesant du lourd fardeau. Seules les jambes demeurèrent gênées par le lourd boulet du froid. Cependant, il fallait s'évader de toute cette misère. (Et je jurai, une fois de plus, ce serment que je n'avais jamais pu tenir: qu'on ne m'y reprendrait plus.) Les mains en abat-jour, je scrutai l'immensité de la prairie neigeuse.

Je m'efforçai d'abord de la voir toute blanche. Je savais désormais ce qu'il en coûtait de s'amuser des jeux de la lumière sur la neige. — « C'est tant de splendeur qui m'a ébloui », me dis-je. Et volontaire, renonçant, obéissant à ce vœu de pauvreté visuelle, je découvris un horizon décoloré par le froid. Un horizon égal et misérable. Un horizon sans mirage. Sans mi... mi... mi... rage! Lentement je pivotai sur moi-même. Et le soleil baissait, baissait...

Loin vers l'est, — beaucoup plus loin que le bout de mon ombre formidable, — il y avait une tache grise... C'étaient les chiens et les traîneaux... Où était Paul? Oui, où diable était-il? J'allai vers cette tache.

En chemin, je recoupai d'abord les courbes enchevêtrées de ma trace. Puis je tombai sur notre double trace... Je la suivis... Que de fois nous étions tombés! Quoi? tant que cela?

Je remis sur pied un corps insensible — mais non mort — enfoui dans la neige. Secoué rudement, il gémit. Je le chargeai sur mes épaules. (Dieu! que j'enfonçais dans cette neige!)... Oui... marcher... marcher vers les traîneaux... Ne pas pleurer parce qu'on a mal et froid (et trop chaud en même temps)... Arriver! oui! arriver!...

Aux traîneaux, je découvris cette bouteille de whisky que je savais où trouver... Une goutte entre ces dents, desserrées à grand peine... Et moi!... et moi!... Que de volonté dépensée à me le refuser à moi-même. Merci! si mon corps, cette brute! désirait boire, au risque d'en mourir, mon esprit savait, lui, comment une simple gorgée d'alcool fauche les jambes d'un homme fatigué. Non! tempérant jusqu'au bout... Et fort... et jeune... Je vainquis la brute!

J'enveloppai Paul Durand dans toutes les couvertures. La tête aussi!... Puis déchargeant son traîneau, je l'y couchai. Et allégeant aussi le mien... En route vers le bois...

Vers le bois?... Où était-il? ah! oui, là-bas! Encore loin... Je soupirai.. Un avaro naquit en moi, tandis que je partais. Je ne pouvais m'empêcher de tourner la tête vers ce monticule de neige surmonté des raquettes de Paul Durand où était notre fortune... Mais j'atteignis le bois, et je pus allumer un feu.

Demain! oui, demain seulement, après le repos, j'irais chercher les fourrures.

*
* *

Le feu allumé, il me fallait manger. Ma vie, et sans doute bien plus encore celle de mon compagnon, dépendaient de mon égoïsme total. Farouchement total « Ne t'occupe pas de ton compagnon. Mange le bon pemmican acheté aux sauvages. Enfourne dans ton poêle intérieur ce combustible onctueux et gras Fais craquer sous ta dent, mâche ces fruits desséchés, que la main prévoyante d'une squaw a mélangés à la graisse et à la viande séchée crue et pilée, et qui te préserveront du scorbut! » Mais, rassasié, je pris la hache et j'abattis en six minutes assez de perches pour former un auvent sur l'endroit dépouillé de neige par moi, et qu'attédissait le feu... Les robes les couvertures dressées comme une tente... Dieu merci! je ramenaï ici de quarante degrés, la température extérieure... Garçon de hammam en mocassins brodés, en chemise sale, je frictionnai le corps maigre et désespérément poilu de Durand... Cette nudité étique et sale au milieu de tant de neige immaculée!... Dieu merci! il revivait et je le rhabillai... Quelques gorgées de thé chaud le transmuèrent de nouveau en un être vivant... Même pâle et aveugle encore, il eut un beau sourire, et ses premières paroles furent pour me dire: « On reverra Magd! » J'avais pour le moment d'autres choses à faire qu'à rêver. J'aime rêver. Mais je tiens à réaliser mon rêve. Aucun rêve n'était désormais réalisable, ni pour lui, — pauvre remorque attachée à ma machine! — ni pour moi, si je ne jouais pas jusqu'au bout le jeu de l'évasion! En conséquence, je changeai de linge, et je profitai de ma nudité frissonnante pour me frictionner de whisky. Une demi-bouteille y passa. Mais cela, c'était l'extérieur. Puis je réfléchis, en surveillant le calme sommeil de Paul... Moi, personnage parfaitement neuf! j'adorais et je nourrissais le dieu du Feu! Il répondait à ma dévotion en assouplissant mes membres. Reposant tout attelés dans leurs traits, mes chiens, ancrés aux traîneaux, renversaient, me renvoyaient, de leurs yeux de loups, des fragments d'étincelles. Déjà le bivouac de Grand Nord reprenait son charme...

Je passai une partie de la nuit ainsi, sans dormir. Le thé, la pipe et le pemmican alternaient pour envoyer à ma vie des aliments que mon sang, serviteur fidèle, pompait sans murmurer et dirigeait avec intelligence à leur place assignée. Ici le thé, là la graisse, et là, cette fois, vers le cerveau, la volupté du tabac... Mais je ne pourrais pas songer à dormir plus de deux